Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 45 (1907)

Heft: 15

Artikel: Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud : [1ère partie]

Autor: Othon, de Grandson

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204167

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IV

Lorsque le dimanche un zélé pasteur
Menace et gémit du haut de sa chaire,
Disant que chaque homme est un grand pécheur
Et que de prier, c'est la grande affaire,
Beaucoup de Vaudois disent en sortant:
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

V

Avant de voter d'importantes lois
Et de pénétrer dans l'austère enceinte,
Avant de livrer d'éloquents tournois,
Avant de vouloir supprimer l'absinthe,
Nos bons députés disent, indulgents:
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

VI

Seuls, les amoureux qui, l'espoir au cœur,
Marchent dans un rêve et vivent d'eau fraîche,
Ne répètent point ce refrain vainqueur:
De beaucoup s'aimer, chacun se dépêche.
Dans deux jolis yeux on voit le printemps,
Et de prendre un verre, on n'a pas le temps!

GEORGES RIGASSI.

Côté des hommes.

Dans notre numéro du 30 mars, nous avons donné l'horoscope des dames nées en avril. Voici maintenant celui des messieurs :

« Ceux qui naissent en avril sous le signe du » *taureau*, ont le front grand et large, le visage » long, d'une inclination efféminée, l'esprit fin » et l'humeur mélancolique ; ils sont d'un tem- » pérament sanguin, luxurieux, aimant la bonne » chère et l'amour, mais généreux et bienfai- » sants. »

Collaboration. — On demande à l'un des deux auteurs d'un livre qui n'a pas réussi quelle a été la part de collaboration de chacun.

— Eh bien, moi j'ai été le collabo et lui le rateur.

Galanterie. — Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule ? demandait une dame à un vieux monsieur.

— La pendule marque les heures et vous, belle dame, les faites oublier.

Ingratitude. — Comment, docteur, vous me comptez cinq francs la visite ?

— Mais, madame, c'est le prix que je demande à tout le monde.

— Oui, mais je me permettrai de vous faire observer que c'est moi qui ai apporté le typhus dans le quartier. Et il y en eut, des malades !

Education moderne.

POPOL est rentré de l'école avec un « bleu » au front. A la récréation, il a voulu défendre un de ses camarades, timide et de nature débile, contre les brutalités d'un autre camarade qui ne prend plaisir qu'à expérimenter sur les faibles la force extraordinaire de ses biceps.

— Alors, Popol, qu'est-ce que cela signifie, demande le père ; tu as fait encore quelque gaminerie ? Tu es tombé ?

Popol, tremblant sous le regard sévère de l'auteur de ses jours, n'ose lever les yeux et, à demi-voix : « Non, papa, je ne suis pas tombé... je me suis... battu... »

— Tu t'es battu ! J'aime mieux ça. Et pourquoi t'es-tu battu ?

Popol raconte la scène.

— Petit imbécile ! Qu'avais-tu besoin de te mêler de ça. Est-on bête à ce point que de se battre pour les autres. Ça ne se fait plus ; aujourd'hui, chacun pour soi. Que lui dois-tu donc, à cette mazette d'Henri ? Que peut-il, en revanche, pour toi, faible, débile comme il l'est ? Qu'il se défende lui-même. S'il gagne, tant mieux ; s'il perd, tant pis...

— Mais, mon ami, intervient la maman, il me semble...

— Ah ! ma chère, je t'en prie... D'abord les dames ne comprennent rien à cela. Tous ces beaux sentiments, ces dévouements, ces interventions généreuses, c'est de l'histoire ancienne. On ne gagne pas son pain à ce jeu-là, de nos jours. L'avenir est aux forts en bras et aux habiles ; et c'est à son seul profit qu'on doit dépenser sa force et son habileté. Il ne faut plus se laisser faire ; il faut répondre du tac au tac. Hardi ! pan !... pan !... Quand on est deux en présence, dans une affaire, il faut ou chercher à terrasser son concurrent ou s'associer avec lui pour en rouler un troisième ; quitte, le coup fait, à rouler le second, afin d'éviter le partage.

— Eh bien, mon ami, c'est charmant, mes félicitations, les scrupules ne t'étouffent pas, au moins, reprend la maman, ébahie et scandalisée. Que voilà de jolis principes à inculquer à Popol ! !

— Je veux son bien, à Popol, moi. Je ne veux pas qu'il soit une de ces poules mouillées, un de ces rêvasseurs de clair de lune, se nourrissant de belles pensées et de généreuses intentions. Il ira loin avec tout ce fatras ! Je te l'ai dit, la page est tournée ; nous en sommes à un autre chapitre, à présent.

— Au chapitre des coups de poing...

— Parfaitement, au chapitre des coups de poing. Il n'y a que cela qui compte, à présent. L'amour du prochain, la solidarité humaine, tout ça c'est bon pour les pasteurs et les orateurs de cantine ; ça entre par une oreille et ça sort par l'autre, ces beaux discours. Et les scrupules ! Voilà encore qui vous fait de belles jambes ! Ce que vous hésitez à entreprendre, par scrupule, un autre le tente, y gagne quelques beaux billets de mille, et vous traite d'imbécile parce que vous vous êtes laissé souffler l'affaire. Et tout le monde fait chorus. Sans compter que c'est à ceux-là, aux habiles et aux forts, que vont les plus grands coups de chapeau, que la considération publique fait sa cour. Voilà ! Ma chère, malgré tout ce que tu diras, c'est comme cela aujourd'hui et pas autrement. Il faut marcher avec son temps !

*

Eh bien, Popol, mon petit ami, te voilà fixé. Qu'importe, si tu as zéro de français, d'histoire, de géographie, d'arithmétique, même — car, pour dépouiller son prochain, il n'est pas besoin de savoir aussi bien compter que pour économiser — pourvu que tu aies dix de boxe et que tu connaisses tous les secrets du ju-jitsu.

Et puis, laisse-moi donc la lecture de ces belles épopées du temps jadis, dont ton grand-papa, jeune de cœur malgré ses quatre-vingts ans, la larme à l'œil, tout vibrant d'un noble enthousiasme, te faisait le récit enchanteur, en te sautant sur ses genoux. Tout ça, c'est du temps perdu ; et le temps c'est de l'argent, aujourd'hui plus que jamais. Lis plutôt ces terrifiantes histoires d'apaches ; initie-toi aux combinaisons redoutables des « trusts », où l'on voit quelques privilégiés de la fortune jongler avec les millions et les milliards, trafiquer à leur seul profit du bien de tous, à l'ombre protectrice des lois. Ou bien encore, délecte-toi à la lecture de ces grands scandales sensationnels, qui étalent au soleil, avec force détails, toutes les turpitudes et toutes les hontes de ce monde, et dont les tristes héros disputent aux bienfaiteurs de l'humanité les palmes de la popularité et de la gloire. Les colonnes des journeux sont débordantes de ces récits-là ; ce n'est pas cher ; pour cinq centimes, tu en auras ton soûl. Et voilà ce qu'il importe de savoir pour être un homme.

Si tu veux réussir dans la vie, ne l'oublie pas, mon petit Popol, laisse les autres se débrouiller tout seuls et, pour ce qui te concerne, tu sais, pas de quartier, hardi !... pan !... pan ! J. M.

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

LA LESSIVE

Vieux conte genevois par M.-A. Mülhauser

FIN

Aussi j'attends ; mais quand tout le bagage,
Rangé, compté, divisé par paquet,
Est par chacun, en raison du partage,
Mignardement placé dans le buffet,
Alors je vis, je respire à mon aise ;
Tout est en place, et bien dans ma maison ;
Je ne crains plus que mon propos déplaise,
Je peux parler, et peux avoir raison,
Même, oh bonheur ! causant avec ma femme !
Elle est tout autre, et j'en suis enchanté.
Convenons-en, il faut une grande âme
Pour abdiquer ainsi la royauté !
Grâce à ses soins, au sein de mon domaine,
Je vois briller l'ordre et la propreté ;
Durant le trouble, arbitre et souveraine,
Fatigue, ennuis, elle a tout supporté ;
Et quand la paix est le fruit de sa peine
Elle me livre alors l'autorité !
Ah ! qu'il faut bien avoir de belles âmes
Pour concevoir une telle action !
Usurpateurs, apprenez de nos femmes
Ce qu'on doit faire après un remolion !

Et toi, voisin, qui maudis la lessive
Comme une époque où l'on est étrillé,
Pense au plaisir, quand le dimanche arrive,
De te montrer si bien requinquiller.
Choyé, gâté, tu vois tout prêt d'avance :
Lorsque tu veux être sur ton trente-un,
Ta femme est là comme une providence
A qui nul soin ne peut être importun.
Heureux celui qui par bonne fortune
Fait la lessive au plus trois fois par an !
En faire deux est un bien joli plan !
Trop fortuné qui peut... n'en faire qu'une.

Titromanie. — Un petit crevé qui n'a aucun titre à l'attention publique ne peut s'en consoler. Il s'est fait faire des cartes de visite ainsi :

Anatole X...
Membre du « Suffrage universel ».

Ah !... bon... bon... — Une maman conduit sa fille chez un médecin spécialiste pour les maladies d'oreilles.

— De quelle oreille est-elle sourde ? demande le praticien.

— Principalement des deux, monsieur le docteur.

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)[1]

I

UN MAUVAIS MÉNAGE.

NON loin des murs de Grandson ; célèbres par la victoire que les Suisses remportèrent sur le superbe Charles de Bourgogne, on découvre au bord opposé du lac, les tours du château d'Estavayer, qui se réfléchissent dans l'onde, avec les arbres qui les environnent. Ce séjour fut, vers le milieu du quatorzième siècle, celui d'un tyran et d'une victime. C'est là que le farouche Gérard[2], et à sa triste compagne, la belle et trop sensible Catherine, traînèrent des jours voués au malheur.

[1] Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

[2] Gérard, sire d'Estavayer, mari de Catherine de Belp. Il habitoit le château d'Estavayer, comme châtelain pour le comte de Romont, prince de la maison de Savoie. Mais la demeure ordinaire des seigneurs d'Estavayer étoit à Moudon, où elle se voit encore à droite en sortant de la ville, par la porte de Geneve, dans une position isolée et riante qui tient à une sorte de Fauxbourg. L'écusson armoirié de cette famille s'y voit encore sculpté sur les murs, ou peint dans la boiserie des plafonds. (?) Le dernier rejetton de cette maison, dans le canton de Berne, étoit une femme, qui fut mariée à M. Bergier, seigneur de Forel.

Intrè l'hommo à la barlatteira et mè.

(Cein que n'in de lè doù, lo dedzaô dèvant Patiè, la vèprâ, aô bas dè la pindya.)

(Suite.)

Mè. — Po tyindrè lè z'aoô, daô passâ, avâvo dzo dè la pussetta?

Li. — Vouaîs! On pregnaî daô mâ dè câfé qu'on mècliâvè avoué dai plliouméres d'ougnons; vegnan dzauno canari. Aô bin daô tcharlâfû...

Mè. — Daô tcharlâfû?... Qu'est-te?

Li. — Cognaî-tou pas lo tcharlâfû? Daô bou dzauno que l'a dai z'èpenès. L'in a praô pè lè Vaux. On lo plliouméavè po avaî la plliouméire qu'on couaîyaî din onna cassetta, avoué lè z'aoô et onna pougna dè cigogne, qu'on coulhîvè aô mouret daô curti. Lè z'aoô vegnan dzauno, assebin. Vayo adi noutra dozanna aô fond daô bénon, et mè seimbliè que l'étaî hiaî qu'on lè roulâvè pè lè prâ, aô bin qu'on dzinguâvè in partessin po la Rotse dè la Baumaz, vouaîtê lè dzouveno et marquâ noutrès noms à la granta cava.

Mè. — Ah! v'allâvè à la Rotse dè voutron teimps.

Li. — Què dan!?

Mè. — Vegnaî-te bin daô mondo?

Li. — La maîti mé què ora. S'amenâvan dû lè Combrémon, Tsantaôre, Treytorreins, Molondin, lo Tsâno, Tsavannes et Ressaôlès. Cuarny, La-Maudiettaz, Velâ-Roulyî, Gnîdeins, Ynvouenand, Mordagne, tot cein montâvè. Clliâô dè Rovré s'incrèyan tot pllein dè lè vaîrè veni à laô Rotse, ca pas on valet dè Pâtiè dai z'inverons ne manquâvè et min dè felhiès non pllie. Avoué lè vilho sondze-tè vaî lè ribandâyès que cein fasaî!?... Lè felhiès fasan aî rionds, aô bin djuïvan avoué lè valets aî gadzo. Te sâ, quand faut fére oquiè po ravâi son gadzo et qu'on lo misè? — A couè-te cî gadzo? — A mè. Te sâ lo resto. S'on lo van ravaî faut corre cé, corre lé, dèvenâ dai clliaô, imbransî cique aô bin clliaque. — Mè sovigno qu'on iadzo la Lydie de la Mézon naôva, que fasaî dzo sa finna et sa hiauta, dèvessaî allâ imbransî lo Crétolâ, que n'a jamé étâ qu'on sagouin. L'a èmâlyî on momint, mâ quand s'est apèchussa que ti lè ge étan verî su li in attindin, l'est vito zelâye, et n'in fé dai ballès rizès. (*On iadzo que sè zu motzi avoué lé dai.*) Falhaî, quemin ora, que lè felhiès sè veillhîssan laô z'aoô, lè valets que pouâvan laô z'in accrotsi sè terîvan pas in derraî. Se l'îrè doû que sè dèvesâvan, la felhie ne sè dèfindaî què po la bouna façon; lo cozaî dè bon tieu à son boun' âmi.

Mè. — Vo venîdè dè dèvesâ daô Crétolâ. Est-te pas li que fasaî, lo matin dè Pâtiè, la chince aî dzenelhiès?

Li. — Oh! pas rinquè li. In cognaisso bin dai z'autro que la fan ancora... mâ in catson, lo dian pas.

Mè. — Qu'est-te què cllia chince?

Li. — L'est on contro-tsermo po impatsi qu'on pouéssè balhî mau âi dzenelhiès et po que min dè crouyès bîtès lè totséyan.

Mè. — Sédè-vo la fére, vo?

Li. — N'a pas fauta d'être sorcié... N'ya qu'à prindrè on oû dè tsambetta à son mor et balhi lo tor pè lo prâ, pertot iau lè dzenelhiès van, et rèveni, adi avoué l'oû dè tsambetta à son mor, quantia la grandze, iau on fâ on perte à 'na colonda, po mettrè l'oû dedin, et on rèboutsè lo perte in laî fetsin on bocon dè bou. On iadzo qu'on a cein fé on paô ître tranquillo et dremi su sè duès z'orolhiès. Lo renard, lo boun'ozi, la fouinna, lo petau, lè larrès, nion ne paô rin à voutrès dzenelhiès. Mè, que lo fé onco ti lè z'ans. (*Ique s'arrîtè po bâillyî*)...

Mè (*teindu que baillyîvè*). — Vo lo fédè? (*In lai desin cosse nè pas pu mè teni dè rirè, ca lo vaîyé qu'aôvressaî la gaôla d'on pî dè grand po bâillyî, et mè seimbliâvè vaîrè on oû dè tsambetta aô bet de son mor*).

Li. — T'as bî rizottâ, ste vaô pas lo craîrè va à noutra grandze et te comptérî lè pertes aî colondès.

Mè. — N'as pas fauta, daô momeint que l'est vo que vo lo ditès.

Li. — Lai su zu appraî. Onn'annaïe que ne l'avé pas fè no z'a manquâ lo pu et duès dzenelhiès. Ora que ne raôblyo pliequa n'in manquè jamé min. Mî què cin, on coup lo renard l'a passâ aô maîtin dè noutron tropî et n'in a pas totsî iena.

Mè. — Pas possiblio?

Li. — Asse vere que sû que et que lo bon Diu no z'èclyaîre! (*In rèpregnin son panaî*). Fâ-lo, te vaô pas t'in rèpintrè.

Mè. — Vo z'intretîgno?...

Li. — Què nenet... Vegné vers la mére. Est-te que?

Mè. — Trabyatè pè la cousena.

Li. — Mè faut allâ vouaîtî se m'a gardâ dai z'aoô.

Mè (*qu'avé fan dè savaî diéro sè vindan*). — San tcher ora...!? L'an de que l'allâvan à six la senanna passâ. (*N'in savé diabe lo mo. Yé de dinche po tâtsi dè lo fére babelhî*).

Li. — A six? Clliaô que tè l'an de in an mintu. (*Fâ mena dè modâ.*)

Mè. — On m'a dinse de. (*Nion ne mè l'avaî de.*)

Li (*que s'inmodè à dè bon*). — Eh! bin tè dio que n'est pas veré et que se mè falhaî lè payî cî prix saré d'aboo à la tserdza dè la coumouna.

Mè. — Se ma mére n'est pas dedin saret pè vers la dzenelhîre.

(*Ora vo zé tot de et v'in sédè atant què mè.*)

Octave Chambaz.

Devinette.

Nous avons reçu sept réponses justes au « mot carré » proposé dans notre numéro 12 (du 23 mars). En voici la solution : *toge, oral, gala, élan.*

La prime est échue à M. Fivaz, à Lausanne.

Losanges jumeaux
proposés par « Tapa-Sublia », Yvonand.

I

Très simple et modeste couronne.
Serpent plus long qu'une personne.
Favorable, propice, humain.
Ami qui sourit dans ta main.
Un nom synonyme d'ancêtre.
Adjectif ou pronom. Puis lettre.

II

Angle aigu formant une lettre.
Fatigué, dégoûté peut-être.
Prends-moi le vingt-cinq du mois d'août.
Nom bien aimé par dessus tout.
Tribu célèbre d'Amérique.
Nombre. Consonne symbolique.

Prime : 1 volume, *Causeries du Conteur*, 1re série (illustrée). — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Théâtre. — Le succès de la saison d'opérette est assuré. M. Bonarel a débuté par un coup de maître. Jamais, au dire de tous, la *Fille de Mme Angot* ne nous avait été donnée aussi bien, soit comme interprétation, soit comme mise en scène.

Vendredi, *Les Saltimbanques*, de Ganne, montés avec deux décors nouveaux, ont pleinement confirmé le succès des débuts.

Demain soir, dimanche, deuxième de la *Fille Angot*. — Mardi, *La Mascotte*, à moins que M. Bonarel ne cède aux sollicitations pressantes de toutes les personnes qui redemandent *Les Saltimbanques*. — Vendredi, *Véronique*.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
Ami Fatio, successeur.

Un an déjà s'est écoulé depuis que l'héritière du baron de Belp a donné sa main à Gérard, lorsque Mathilde d'Estavayer, veuve de Robert de Champion, vient chercher auprès de son frère, quelque adoucissement à sa douleur. Mais tout lui paroit changé dans l'asile de son enfance; et la tristesse qu'elle y porte, n'égale point celle qu'elle y trouve. L'inconsolable Mathilde juge bientôt que les nœuds de l'hymen ne sont point pour son frère ce qu'ils ont été pour elle : tout semble respirer la contrainte dans le château d'Estavayer, tout y présente l'image de l'infortune. Gérard frémit, son regard menace, ses moindres gestes décèlent une fureur concentrée. Catherine soupire et se tait.

Mathilde, qui devint avec le temps, l'amie de sa belle-sœur, lut enfin dans cette âme déchirée : Dieu, quel récit que celui de ses malheurs. Après avoir entendu cette désolante histoire, la dame de Champion se voit réduite à rougir des excès auxquels son frère a pu se porter, et ne sait que pleurer sur son amie.

Dernier rejeton des anciens barons de Belp, Catherine fut destinée à porter son riche patrimoine dans la plus illustre maison du Pays de-Vaud : Othon de Grandson, fut le gendre que choisit son père. Si l'orgueil du sang l'eut seul déterminé, Othon, le plus puissant des seigneurs Vaudois, fils d'une princesse de Savoye [1], et proche parent du comte de Gruyère, méritoit sans doute la préférence sur tout ce qu'il pouvoit avoir de rivaux. Mais indépendamment de l'éclat que répandoient sur lui sa fortune et sa naissance, l'amabilité de son caractère, la considération qu'il s'étoit acquise dans un âge où les autres hommes sont d'ordinaire à peine nommés [1], eussent suffi pour motiver le choix du baron de Belp.

Catherine n'avoit que treize ans, lorsque Grandson, qui pour lors en avoit vingt-trois, lui fut présenté comme l'époux qu'on lui destinoit : graces, noblesse, il réunissoit tout ce qui peut plaire. Il possédoit sur tout ce prestige dont les ames sensibles ont exclusivement le secret, je veux dire le don de parler au cœur, de l'émouvoir, et de lui communiquer à l'instant ses propres impressions.

Si la beauté naissante de Catherine, frappa Grandson, elle-même, malgré son extrême jeunesse, parut apprécier le choix de son père. « Ma chère enfant, lui dit le baron, je ne promettrois pas ta main à ce noble Chevalier, si je connoissois un époux plus digne de toi. De ce moment, toutes tes pensées, toutes tes affections doivent se rapporter à lui ; et Catherine de Belp, ne doit voir qu'Othon de Grandson dans l'univers. »

En achevant ces mots, le baron présenta la main de sa fille au Chevalier; et celui-ci ne la reçut qu'en fléchissant un genoux. « *Grand merci, monsieur, et chier père*, s'écria-t-il, Grandson vous jure, *foi de gentilhomme, d'appartenir corps et ame au bel ange que voici; et certes, si la loi que prononcez, n'est par trop dure au gré de Dame si belle, dois à grand heur tenir ce jourd'hui.* »

Enhardie par l'ordre qu'elle avoit reçu, Catherine abandonna en rougissant, sa belle main à celui qu'elle regardoit déjà comme son époux; et la révérence qui lui servit de réponse, eut toute la grace d'un consentement positif.

Cependant, en choisissant un époux aussi brillant à sa fille, le baron de Belp n'étoit pas exempt d'inquiétude : son gendre faisoit les délices de Dijon et de Paris, mais feroit-il le bonheur de sa douce, de sa timide compagne? Accoutumé au faste, à la pompe d'une cour, sentiroit-il le charme de la vie domestique? L'existence d'un seigneur qui habite ses terres, est si différente de celle d'un courtisan!

Mais bientôt ces craintes du baron s'évanouïrent; il falloit si peu de tems pour juger Othon!

(A suivre.)

[1] Othon, fils de Guillaume de Grandson et de Blanche de Savoie, étoit seigneur de Grandson, Sainte-Croix, Montagny, Belmont et autres lieux du Jura. Il réunit à ce riche patrimoine de ses ancêtres, la terre d'Aubonne, du chef de Jeanne d'Alleman son ayeule. La maison de Grandson, qui a fourni des évêques de Genève, étoit tellement illustre, qu'elle s'allioit aux maisons de Savoye et de Gruyères; et que les ducs de Bourgogne traitoient les sires de Grandson de « cousins ».

[1] Grandson, attaché à la personne du prince Philippe, cadet des fils du roi Jean, se distingua à la bataille de Poitier, et suivit à Bordeaux, puis en Angleterre, ce jeune prince que le roi son père créa duc de Bourgone sur le champ de bataille, pour le récompenser de sa valeur.